



Photo: J.Ferrante Ferranti

chants, sacrés

du paraguay
baroque

capilla de indias (chili)
tiziana palmiero

Le présent enregistrement est édité en marge de l'exposition

« Le bois des missions »

et comme pour lui servir de contrepoint musical,
lors de l'ensemble de sa présence en France,
au Musée de Sarrebourg, puis au Musée de Tessé du Mans et,
enfin, au Musée d'Art sacré de Lyon-Fourvière.

Le programme

1	Villancico « El día del Corpus » Anonyme	7'02
2 à 9	Huit chansons des Indiens Canichanas (village de San Pedro) (auteurs anonymes – 1790 – <i>Archivo General de las Indias</i> , Séville)	17'02
10 à 15	Six hymnes guaranies	21'20
16 à 19	Pastoreta Ychepe Flauta (Quatre mouvements)	10'28

> minutage total : 55'52

Transcription des œuvres : **Guillermo J. Marchant E.**

LLA MUSIQUE SACRÉE DANS LES MISSIONS DU PARAGUAY

La musique fut le grand moyen attractif employé par les jésuites et, à un degré moindre, du fait de leur implantation moins massive, par les franciscains, pendant pratiquement un siècle (vers 1680 - 1767) dans la gigantesque zone pré - amazonienne qui constituait l'essentiel de la Province Jésuitique du Paraguay (dont l'étendue, qui englobait pratiquement tout le sud du Continent américain, n'a que peu à voir avec les limites de l'actuel Paraguay). Elle contribua non seulement à la christianisation des indigènes, mais également à leur changement de vie, nomade jusqu'alors, et transformée en vie communautaire marquée par un travail éducatif remarquable, spécialement dans le domaine artistique. L'exposition « Le bois des missions » témoigne de façon remarquable de ce phénomène dans le domaine de la statuaire, et il nous a semblé particulièrement opportun de rappeler au moyen du présent enregistrement que la musique fut sans cesse l'accompagnatrice de ce métissage culturel sans précédent. On a peine à croire que dans les admirables vestiges des missions jésuites de l'actuel Paraguay, comme dans les églises franciscaines (mieux conservées, du fait que cet ordre n'ait pas eu à subir l'épreuve de la dissolution) ou encore dans les sanctuaires jalousement préservés par les indiens eux-mêmes jusqu'à nos jours dans la région forestière bordant la rivière Mamoré, en Bolivie, résonnaient les échos musicaux des offices religieux à grand renfort d'orgues et de violons. Ces instruments étaient alors mêlés aux instruments indigènes lors des grandes fêtes religieuses.

De ce haut niveau de perfection musicale atteint par les autochtones, encadrés par les missionnaires, témoignent non seulement diverses chroniques de l'époque, mais également les nombreuses compositions conservées dans les archives de nombre de ces églises. Sans doute la plus grande gloire de ces archives est-elle due aux œuvres attribuées à Domenico Zipoli, éminent musicien né à Prato (Italie) en 1688, et qui avait atteint à la plus haute notoriété dans son pays lorsque, en 1716, il émigra à Cordoba (Argentine) où il semble avoir poursuivi, au service des jésuites, son travail de compositeur jusqu'à sa disparition, survenue en 1726. Mais cette perfection musicale fut en fait le résultat d'un long travail de maturation au sujet duquel nous sommes plus documentés dans le cas de la Bolivie, que dans celui du Paraguay.

Les premières missions furent celles de Moxos dont la première, la Lorette, devait être fondée en 1682. En 1691, naquirent simultanément les missions de Saint-François Xavier et San José de Moxos, ainsi que Saint-François Xavier de Chiquitos : plus nombreuses furent les fondations jésuites créées dans un univers de conflits culturels et de confrontations inter-ethniques non exemptes de violences. La musique en constitua l'élément unificateur et le moyen stratégique d'évangélisation ; ardu chemin d'enseignement et d'apprentissage bien décrit par les lettres de l'une des figures la plus emblématique de l'histoire missionnaire jésuite. Nous voulons parler du Père Martin Schmid qui, sur le chemin qui devait le mener à Chiquitos, écrivait à son frère depuis Chuquisaca (aujourd'hui Sucre, en Bolivie), en 1730 : « *...Comme les réductions chiquitaines où nous sommes envoyés n'ont pas d'orgue et que leurs habitants savent peu de l'art musical, je me suis fait construire ici (...) un orgue de six registres que je vais emporter avec moi. J'ai des ordres de donner des leçons de musique aux indiens (...)* »

Et depuis Chiquitos, quatorze ans plus tard ! nous notons son orgueil devant la difficile tâche accomplie : « *Aujourd'hui, tous nos villages ont leur orgue, une quantité de violons, violoncelles et contrebasses, tous instruments faits de bois de cèdre, ils ont des clavicornes, des épinettes, harpes, trompettes, chirimias, etc., tous de ma fabrication et j'ai enseigné aux indiens à en jouer. Nos enfants qui sortent de mon école sont de véritables musiciens qui chaque jour à la Sainte Messe rendent grâce à Notre Seigneur en chantant et jouant leurs instruments ; je dois dire que s'ils se produisaient dans n'importe quelle ville européenne, ils la rempliraient de stupéfaction* ».

Mais à l'aube du 4 septembre 1767, les jésuites furent arrêtés par surprise et, tous leurs biens ayant été confisqués, furent rassemblés et conduits au port d'Arica d'où ils furent expulsés. Devant la perplexité et le désarroi des Indiens, le monde jésuitique s'effondrait brutalement, laissant la place à une première époque qui allait s'étendre jusqu'au début du XIXe siècle, dans une grande confusion et avec de multiples problèmes d'autorité. Les moxeniens et chiquitains étaient accoutumés à obéir à la soutane jésuite. Il en résulta de toute évidence que leur remplacement par de jeunes séminaristes, sans aucune préparation de catéchèse et pastorale, devait en constituer l'élément le plus dramatique. Leur irresponsabilité, accompagnée de nombreux abus sont décrits dans les rapports des gouverneurs de l'époque, témoignant également des nombreux conflits entre l'autorité civile et le clergé. D'autres abus furent le fait du détachement militaire présent dans le secteur afin de protéger les anciennes missions des incursions des esclavagistes portugais.

Le dix-neuvième siècle inaugure une seconde période, non moins obscure, qui débuta avec la guerre d'indépendance marquée par le presque total abandon de la zone par les nouvelles autorités républicaines, jusqu'à ce que, en 1842, la région de Moxos ne devienne le Département du Béni. Alors, y débuta l'exploitation du caoutchouc, principale cause de la réclusion et d'une véritable mise en esclavage des Indiens. L'état de pénurie était tel, que les Indiens s'insurgèrent en 1887, obligeant le gouvernement à envisager l'intervention des forces armées. Ce n'est que grâce à l'intervention de l'évêque de Cochabamba, que l'on préféra envoyer trois jésuites comme médiateurs du conflit (120 ans après leur expulsion...). Geste couronné de succès, et les prêtres furent reçus comme de vivants souvenirs de la période missionnaire, et les Indiens leur interprétèrent à cette occasion des œuvres musicales de cette époque.

Malgré tout ce que nous avons décrit de ce temps « post-jésuitique », les Indiens n'abandonnèrent pas leur culte pour la musique, conservant et recopiant amoureusement le répertoire, le complétant même d'œuvres nouvelles dues, cette fois, à des maîtres de chapelle indigènes. C'est cet univers que l'ensemble chilien Capilla de Indias s'est attaché à reconstruire pour le présent enregistrement, choisissant des œuvres manifestement copiées ou créées après la disparition des missions.

Nous y découvrirons le patrimoine de la Chiquitanie, par la Pastoreta Ychepe Flauta provenant des archives de Santa Ana & San Rafael de Chiquitos, intéressante composition musicale d'une saveur qui évoque le temps de Noël et qui accuse la forte influence de Zipoli. Mais l'essentiel de cet enregistrement est consacré à des œuvres en provenance de Moxos. Ainsi, du Villancico « El Día del Corpus », des archives musicales de San Ignacio de Moxos, dans une version transcrite et restaurée et à laquelle le musicologue Guillermo Marchant a rajouté un second violon (selon la tradition) dont la partie manquait dans ces archives. Ce n'est pourtant pas dans les archives américaines qu'a été découverte cette œuvre ainsi que les « Chansons des Indiens Canichanas » qui lui font suite, mais en Espagne, plus particulièrement dans les Archives Générales des Indes. Bien qu'elles soient toutes anonymes, il est évident qu'il s'agit de compositions dues aux compositeurs locaux puisqu'en cette année là, les jésuites avaient quitté la région depuis plus de vingt ans. Dans le cas des chants Canichanas, comme pour les six Hymnes qui leur succèdent, la langue en usage est le Guaraní. Cette fois, ce n'est pas dans les archives castillanes qu'ont été redécouvertes ces pièces dont les mélodies conservent une forte saveur indienne, mais en Bolivie, où elle furent sans doute apportées lors de la première incursion des missionnaires jésuites dans cette région du Continent américain, à la toute fin du XVII^{ème} siècle.

CAPILLA DE INDIAS

TIZIANA PALMIERO

L'ensemble Capilla de Indias est né en 2001 grâce à la collaboration de deux musicologues ; Tiziana Palmiero, directrice de l'ensemble et Guillermo Marchant qui se consacre à la transcription et l'édition critique des oeuvres interprétées par le groupe. L'ensemble dédie son travail à la sauvegarde et la diffusion du répertoire Baroque américain tel les œuvres des archives de la Cathédrale de Santiago du Chili, des Missions de Chiquitos et Moxos en Bolivie et les recompilations de l'Évêque Martínez Compañón au Pérou. Actuellement le groupe est composé de 15 musiciens entre chanteurs et instrumentistes avec l'assistance de l'ethnomusicologue Franco Daponte.

Au mois d'octobre et novembre 2002, la Capilla de Indias a été invitée à participer au "Mois National du Baroque Latino Américain" en France où elle réalisa plusieurs concerts dans différentes villes comme Dijon, Genas, Saintes et Metz, entre autres. L'ensemble a également gagné un projet FONDART National pour l'enregistrement d'un CD intitulé "L'hommage des indiens de Canichanas et Moxos à la reine Maria Luisa de Borbón» produit pendant sa tournée en France avec le label discographique français K617.

La Capilla de Indias a réalisé des concerts en plusieurs salles du Chili, comme le Monte Carmelo, L'Église des Jésuites de Calera de Tango et la Corporation Culturelle Las Condes à Santiago. Dans la cinquième région, ils se sont présentés au Théâtre Municipal de Viña del Mar, dans le salon du Palais Rioja, dans le Club de Viña, dans la Corporation Culturelle de Reñaca, dans le Congrès et dans diverses Églises de Valparaíso et Viña del Mar, ainsi qu'au Vème Festival International de Musique Ancienne Américaine "Misiones de Chiquitos" en Bolivie où ils ont réalisés une série de concerts à Santa Cruz et dans les Missions de San Miguel et Concepción.

Tiziana Palmiero suit des études de harpe et de composition au Conservatoire "Luigi Cherubini", à Florence, Italie, et de chant avec James Griffett, animateur du "Pro Cantione Antiqua" Londres, Angleterre. En 1996 elle a obtenu le Master en Arts, mention en musicologie, à la "Facultad de Artes" de l'Université du Chili. Depuis 1986 elle développe une activité soutenue comme interprète de musique savante et traditionnelle avec la harpe et le chant.

Elle a réalisé plusieurs concerts au Chili, en France et en Allemagne, obtenant le soutien de Fondart pour la réalisation de trois projets nationaux avec la production de phonogrammes dédiés à la harpe traditionnelle, baroque et contemporaine.

Elle est actuellement la directrice de l'ensemble de musique ancienne "Capilla de Indias".

En tant qu'institutrice et musicologue, elle a développé son activité au sein du programme "Master en musicologie et composition" à l'Université du Chili, comme directrice du Groupe de Musique Ancienne de l'Université Catholique de Valparaiso, et comme professeur de chant et d'histoire de la musique à l'Université Catholique de Valparaiso. Elle participe actuellement aux travaux du Conseil Chilien de la Culture et des Arts.

